lesoirculture@lesoirdalgerie.com

ANOUAR BENMALEK AU *SOIR D'ALGÉRIE* :

«L'écriture ne peut être que subversive»

Anouar Benmalek nous a habitués à des romans forts et dérangeants autant par la thématique qu'ils abordent que par les débats qu'ils suscitent ; sujets différents, toutefois inspirés de faits historiques ; l'extermination des aborigènes, la guerre d'Algérie, la débâcle des musulmans en Andalousie ou encore le terrorisme. Dans le Rapt, plusieurs évènements douloureux s'enchevêtrent. Eclairages avec l'auteur dans cet entretien.

Entretien réalisé par
Nassira Belloula

Photos : DR

***Le Soir d'Algérie :* En terminant la lecture du roman, je me suis exclamée : Benmalek est fou, fou et génial, c'est hallucinant. Il y aussi cette transition dans l'écriture, plus «thriller», une construction «cinématographique». Est-ce une évolution voulue ? Ou cela est-il dû aux personnages du roman ?**

Anouar Benmalek : Le choix du sujet de départ (en réalité des sujets) est, évidemment, à la base même de cette structure de récit «tendu». Le point de départ du roman est le kidnapping d'un enfant, l'événement le plus abominable qui puisse advenir à des parents. On ne peut raconter, à mon sens, ce genre d'événement qu'en se plaçant du côté de la peur totale, de l'hébétude qui paralyse le cerveau, et, surtout, de l'ignorance absolue du lendemain que doit faire naître un tel événement dans la réalité. J'ai donc commencé le livre en essayant de me couler le plus possible dans la peau des parents de l'enfant, en particulier du père. Cela impliquait de décrire, d'une part, la terreur ignoble qui envahit chaque parcelle du corps, et le mur de noire incapacité à prévoir dorénavant la moindre bribe de futur.

Le côté thriller et le suspense qui en découle n'ont pas été voulus à l'avance par l'auteur, ils se sont imposés d'eux-mêmes au cours de l'avancée du roman. Je peux vous dire que je me trouvais parfois dans la même situation que mes personnages, incapable d'avoir une idée claire de mon roman au-delà d'une vingtaine de pages. J'avançais dans l'histoire décrite dans *le Rapt* à peu près au même pas que les malheureux parents dont l'enfant a été enlevé. D'où la forte sensation de suspense, et de construction cinématographique qui l'accompagne.

Vos personnages, Aziz, Mathieu et le Ravisseur sont d'une telle force que même après avoir refermé le livre, nous sentons autour de nous leurs ombres, leurs angoisses, la noirceur de leurs idées. Vous semblez si bien connaître la nature humaine…

Personne ne peut prétendre bien connaître la nature humaine. Cependant, on peut avoir une idée de son incroyable complexité quand on expérimente soi-même les grands sentiments : la peur, l'amour, la lâcheté, etc. Quand je décris un sentiment extrême, j'essaie d'agir de manière la plus modeste, la plus clinique possible : écriture blanche, simplicité des mots, action réaliste au possible, en évitant comme la peste le pathos et les «grands» mots. Moins vous «bavardez», plus votre description est «plate», presque à la manière d'un procès verbal, et plus vous augmentez vos chances d'approcher «l'indicible» des sentiments humains.

Mathieu est pathétique, renfermé et attachant. Mais il reste conscient, malgré le choix de devenir algérien. Il a été un soldat français, il a pratiqué la torture, d'où sa honte perpétuelle...

Mathieu est devenu tortionnaire un peu par hasard, sans vraiment le désirer, mais sans vraiment s'y opposer. En cela, il est semblable au reste des êtres humains, qui glissent parfois vers l'ignominie par petits pas, sans méchanceté véritable, par paresse au fond. La barbarie est souvent le fait d'êtres ordinaires.

Harendt avait déjà parlé, à propos des tortionnaires de la Seconde Guerre mondiale, de la banalité du mal. Mathieu a la chance de s'en rendre compte, mais l'occasion de se racheter aux yeux de l'enfant qu'il a été ne lui est donnée qu'à la fin de sa vie. Et le prix payé pour cette rédemption tardive va être très élevé.

Le ravisseur est sinistre et même si nous n'avons affaire qu'à sa voix, à son rire sarcastique, sa puissance nous donne la chair de poule. Nous apprenons finalement qu'il y a de la souffrance derrière sa haine. Comment se dessinent donc les traits de vos personnages ?

Paradoxalement, malgré mon dégoût, je finis par éprouver de la compassion pour cet individu qui choisit délibérément une adolescente innocente pour se venger de façon si atroce du mal qu'on lui a fait un demi-siècle auparavant. Son âme a, dans les années 1950, littéralement «explosé» et, depuis, il n'est que souffrance. L'Algérie victorieuse n'a pas voulu prendre en compte son besoin de consolation, elle a craché sur son chagrin, craché sur la mémoire de ses proches tués comme des bêtes par des maquisards en proie à la folie meurtrière des règlements de compte fratricides. Alors, au nom de l'amour qu'il porte aux siens assassinés, il a décidé de faire partager sa douleur (dont on refusait de reconnaître la légitimité) aux innocents du temps présent !

***Le Rapt* est dur, douloureux ; cette Algérie que vous racontez (intolérance, violence, suspicion, insécurité) nous la connaissons pourtant, elle nous est étrangère, elle effraie même. Ne pensez-vous pas avoir été trop dur ?**

Notre pays est un pays qui a connu les pires épreuves, que ce soit pendant la colonisation proprement dite, pendant la guerre de Libération ou pendant la période post-indépendance. Nous, en tant qu'Algériens, avons souvent choisi d'ignorer cette constatation élémentaire de la violence de notre histoire en faisant preuve d'une aptitude spectaculaire pour l'oubli. Toute notre histoire officielle est jalonnée de ces appels à «oublier», parfois rendus «obligatoires» par la loi, au nom des amnisties que l'on ne cesse d'opposer au travail cautérisant et maturateur de la mémoire. Notre Algérie est dure, cruelle envers ses enfants certes, mais ce n'est pas en adoptant la politique de l'autruche que nous éviterons la répétition des drames qui, périodiquement, secouent notre société : enfouir dans la boue du passé le souvenir de Melouza et de la «bleuïte», par exemple, n'a pas empêché les grandes boucheries de Bentalha et de Raïs de se produire…

Certaines descriptions de votre roman, notamment le massacre de Melouza, sont insupportables ; cela crée une sorte de malaise, profond et dérangeant. N'avez-vous pas été trop catégorique ou trop explicite avec la Révolution ?

Melouza (ou, plus exactement, le massacre de Béni Illman en mai 1957) n'est pas un concept abstrait, destiné à servir d'instrument politicien dans des joutes rhétoriques ; Melouza est d'abord la mise à mort de gens comme vous et moi, qui avaient aussi mal que vous et moi quand on les égorgeait, leur coupait les membres ou leur fracassait le crâne à l'aide de pioches. Ne jamais oublier l'aspect «physique» d'une tuerie quand en on discute ! De plus, mon livre n'est pas un livre sur la guerre de Libération dans son ensemble. Il parle «seulement» d'un épisode monstrueux du combat libérateur. La guerre de Libération était on ne peut plus nécessaire, tant était indigne l'état de sujétion que le colonialisme imposait aux Algériens. D'ailleurs, un personnage du roman dit que seul celui qui a un esclave dans la tête peut avoir été contre la libération du pays. Ce n'est donc pas la guerre de Libération qui est en cause, mais les crimes qui, parfois, ont pu être commis en se servant artificiellement de sa nécessité. Le livre affirme simplement : la fin ne justifie pas tous les moyens ! Nous sommes maintenant suffisamment mûrs pour préférer le paysage aride de la vérité aux mensonges colportés depuis si longtemps par la propagande officielle : oui, il y a eu de nombreuses pages lumineuses d'héroïsme pendant la guerre d'indépendance ; et oui, il y a eu aussi d'autres pages plus sombres, honteuses même, criminelles parfois.

En parler honnêtement n'est pas dénigrer le combat libérateur, c'est juste faire le tri indispensable entre les héros et les assassins.

Le massacre de Melouza ne constitue pas au fait le point focal du roman ; c'est avant tout l'histoire d'Aziz, un homme d'aujourd'hui, en prise avec les démons d'aujourd'hui. Un homme qui accepte de tuer pour l'amour de sa fille. N'est-ce pas que tuer pour la «cause» devient un acte «toléré» et «vital» ?

La question posée à un certain moment du roman est la suivante : peut-on «tout» faire pour sauver ceux qu'on aime et, en particulier, les plus vulnérables, les plus «innocents» ? Aziz, le père de l'enfant, se résigne à répondre par l'affirmative, mais je ne souhaite à personne d'être confronté à ce genre de situation. Chacun de nous ignore comment il agira, jusqu'à ce que le destin et le malheur le forcent à choisir.

Lorsque Aziz doit tuer un innocent, comme l'exigeait de lui le ravisseur de sa fille, il tue quelqu'un qui a torturé des gamins durant les émeutes d'Octobre 88. Est-ce une manière d'en finir «psychologiquement» avec Octobre 88 ; la mort de cet homme est-elle symbolique ?

●●●